« Les femmes demandent l'égalité des salaires » à la Libération, dans Femmes françaises (1944)

FEMMES FRANÇAISES

La guerre a provoqué une recrudescence de la tuberculose

La Femme au Foyer

Parlons cuisine — *Conseils aux mères*

Les femmes demandent l'égalité des salaires

La mode française de demain

L'arrivée en France.

Raymonde Jiolet *est la première " maire " de France*

LE ROLE DES FEMMES DANS LA RESISTANCE

FEMMES FRANÇAISES, Pour toutes les questions qui vous intéressent, ECRIVEZ-NOUS

Employée aux PTT, Marie Couette (1898-1974) adhère à la CGTU dès 1924, ainsi qu'au PC, et milite pour l'égalité des salaires féminins et masculins. Résistante communiste, arrêtée en 1943, elle participe à l'Assemblée consultative provisoire (1944-1945) comme déléguée de la CGT et contribue à la création en juin 1945, à l'initiative du PCF, de l'Union des femmes française. Elle est désignée à l'autonome, secrétaire de la commission féminine confédérale, puis élue en avril 1946 au Bureau confédéral de la CGT. Dans cet article publié en 1944, issu du deuxième numéro de la nouvelle série de *Femmes françaises*, journal qui paraissait clandestinement pendant la guerre, Marie Couette plaide pour l'égalité salariale entre hommes et femmes en se fondant sur leur égale mobilisation dans les luttes pour la libération du pays.

Durant toute la période de guerre, l'exploitation des femmes n'a fait que s'accroître. Elles ont, de plus, supporté au maximum la misère apportée par l'occupation. C'est la femme qui, devant équilibrer le budget familial, a pendant ces quatre années dû faire-face aux difficultés de la vie et du ravitaillement, en cherchant le moyen de composer les repas de la famille.

Les salaires trop bas ne permettaient pas d'acheter au marché noir, seul moyen cependant de faire des repas normaux, les cartes de rationnement permettant seulement de ne pas mourir de faim.

Les salaires des femmes restant inférieurs, dans cette période de guerre comme ils l'avaient toujours été avant, les femmes obligées de travailler pour assurer leur existence ou pour servir de salaire d'appoint du ménage sont plus exploitées encore que les hommes.

Paris est libéré par l'effort de tous les Parisiens ; hommes, femmes, enfants ont participé à l'insurrection, ont construit des barricades, ont fait le coup de feu, tous unis pour délivrer la capitale de l'envahisseur.

Celui-ci a reculé devant la force organisée de tout le peuple de Paris qui, presque sans armes, a reconquis sa liberté.

Les femmes y ont pris une part active ; elles se sont placées publiquement sur le même plan social que les hommes. Nul ne pourra plus, désormais, arguer de leur infériorité.

Maintenant que la France doit être remise sur pied, que les désastres de l'occupation doivent être rapidement réparés pour que la vie reprenne normalement, partout, dans toutes les parties libérées de notre territoire, en attendant que le pays entier le soit, tous les travailleurs devront apporter leurs efforts, leur travail, pour que vive la France.

Les femmes, comme les hommes, ont leur place dans la production ; elles se sont montrées les égales des hommes dans la lutte, elles doivent être les égales des hommes sur le lieu de travail et les différences de salaires doivent disparaître.

Les syndicats avec la C.G.T., reconstitués dans l'illégalité, sortent de l'ombre et se reconstruisent légalement sur les bases de 1939. Leur première tâche fut l'augmentation des salaires ouvriers ; l'émotion fut grande lorsque, le 10 septembre, les ouvriers purent lire dans la presse que les salaires ouvriers seraient augmentés dans des proportions déterminées et celui des femmes encore à l'étude.

Une délégation de la C.G.T. et de l'Union des Syndicats de la Région parisienne, demandant des explications sur ce dernier point, a pu se rendre compte que le ministère du Travail avait pensé pouvoir inférioriser cette augmentation pour les femmes. La protestation de la délégation empêcha cette injustice et c'est ainsi que

l'augmentation pour les femmes est égale à celle des hommes, c'est-à-dire, à partir du 1er septembre, de 5 francs de l'heure ou 1.000 francs par mois.

C'est un point acquis dans la lutte revendicative pour les femmes, mais ces dernières sont encore loin d'avoir obtenu satisfaction. La lutte pour l'égalité des salaires des hommes et des femmes effectuant un travail identique reste entière. Dans de nombreuses corporations, les salaires des femmes restent inférieurs à ceux des hommes.

Nous trouvons, dans les cuirs et peaux, parfois une différence de 20 p.100 pour la maroquinerie et, dans la chaussure, 1 ou 2 francs de l'heure. A la coupe, le salaire est toujours inférieur ; d'ailleurs, dans les conventions collectives, le salaire de base a toujours été inférieur pour les femmes.

Dans la métallurgie, les écarts sont parfois formidables, allant jusqu'au double. On nous signale, pour un travail identique, des salaires de 14 fr. 50 pour les hommes et de 7 francs de l'heure pour les femmes ; ailleurs, de 17 francs pour les hommes et 12 francs pour les femmes. Dans une usine de Nogent-sur-Marne, les salaires des femmes sont au maximum de 11 francs, alors que ceux des hommes sont de 15 et 16 francs.

Dans de nombreuses corporations, telles alimentation, blanchisserie et autres, on fait effectuer certains travaux par les femmes pour avoir la possibilité de les payer moins cher parce que femmes ; cela sans parler du travail à domicile, qui constitue la plus grande exploitation de la main-d'œuvre féminine.

Dans les banques, les assurances sociales et autres administrations privées, une différence de deux cents francs par mois existe, en général, entre employés hommes et femmes.

Dans les P.T.T., la lutte menée par le personnel féminin pour l'égalité de salaires a, par des manœuvres adroites, abouti à des promesses et ces promesses à un compromis qui ne donne satisfaction qu'à 800 femmes sur 20.000.

Partout, dans toutes les corporations, les administrations privées ou d'Etat, la lutte sera engagée par les syndicats, avec l'appui des femmes voulant faire triompher leur droit pour obtenir l'égalité de salaires. Comme sur d'autres bases, elles arracheront leur égalité totale de citoyennes et de Françaises.

Mais partout, le seul moyen de triompher, c'est de marquer sa force, sa volonté de vaincre, par l'union organisée de tous et de toutes. Par cette même union à réaliser par la classe ouvrière à côté de tous les Français pour chasser l'envahisseur et libérer le territoire des hordes hitlériennes, les femmes travailleuses sauront imposer la reconnaissance de leur droit et obtenir une égalité réelle des salaires et des droits comme Françaises, comme travailleuses et comme mères.

En savoir plus sur Marie Couette et l'Union des Femmes françaises :

- Notice dans le Maitron : COUETTE Marie [née BLUET Marie, Jeanne] par Slava Liszek, version mise en ligne le 25 octobre 2008, dernière modification le 23 novembre 2020.
- Dominique Loiseau, « L'Union des femmes françaises pendant les Trente Glorieuses : entre « maternalisme », droit des femmes et communisme », *Le mouvement social*, 2018, vol. 4, n° 265, p.37-53
- Sylvie Chaperon, *Les années Beauvoir (1945-1970)*, Paris, Fayard, 2000

Accéder à *Femmes françaises* du 21 septembre 1944 (en libre accès sur Gallica)

SILO AGORA DES PENSÉES CRITIQUES

La guerre a provoqué une recrudescence de la tuberculose

La tuberculose est la maladie sociale la plus grave pour la population française. La guerre a aggravé singulièrement une situation déjà déplorable : désarroi et promiscuités de l'exode, misère des prisonniers, difficulté des soins, fatigues et chagrins de toute sorte, surtout sous-alimentation prolongée, baisse du niveau de vie de toute la population, que de causes accumulées pour favoriser la propagation et la germination du bacille de Koch dans l'organisme humain!

L'influence de la guerre et de l'occupation s'est fait sentir d'une manière frappante et dans la diffusion de la maladie et dans l'aggravation de celle-ci.

Alors que, sous l'influence d'une lutte encore insuffisante, mais déjà active contre la tuberculose, nous assistions peu à peu, avant la guerre, à la diminution du nombre des malades, et surtout à la diminution de la tuberculose chez l'enfant, nous sommes témoins maintenant d'une contamination intense de l'enfance. Or celle-ci est redoutable. Chez le nourrisson, la tuberculose est souvent mortelle, et dans la seconde enfance les méningites tuberculeuses ont augmenté de fréquence. Rien de surprenant si nous avons à déplorer ce fâcheux recul : les tuberculeux contagieux sont plus rarement et plus mal isolés, les enfants autour du foyer, où, faute de moyens de chauffage, toutes les générations se groupent et se rapprochent, sont plus aisément contaminés.

Chez les adultes, la tuberculose du poumon est devenue de plus en plus fréquente depuis le début de la guerre et, d'autre part, la sous-alimentation, les soucis, les insomnies, les émotions, les fatigues transforment une tuberculose qui, dans des conditions normales, guérirait, en une tuberculose rapidement grave et mortelle. Malgré les efforts thérapeutiques, le repos, une alimentation meilleure, un pneumothorax, le séjour dans un bon climat, la maladie poursuit inexorablement son cours et souvent, avec une vitesse surprenante, terrasse le malade et le tue. D'où l'augmentation de la mortalité par tuberculose. D'où l'insuffisance désespérante des traitements habituellement opérants.

Ainsi diffusion plus grande de la maladie, fréquence de la contamination des jeunes, aggravation des tuberculoses pulmonaires des adultes, tels sont les caractères de la tuberculose d'aujourd'hui.

Essayons donc de toutes nos forces d'améliorer la ration des jeunes. Considérons comme ayant droit à la suralimentation tous les sujets que le bacille vient de toucher et mettons-les au repos. Telle est la première de nos tâches. Une autre : préparer le retour des prisonniers, des déportés, des travailleurs civils. Chez eux la tuberculose a fait autant de ravages, sinon plus, que dans la population restée en France. Il faut donc prévoir de bonnes organisations sanitaires pour leur retour, les examiner tous avec le plus grand soin, les faire passer devant l'écran radiologique, dépister parmi eux les malades qui s'ignorent comme les malades reconnus et, bien vite, s'empresser de les soigner, ce qui évitera en même temps la contamination de leur entourage.

Mais la tuberculose est avant tout une maladie SOCIALE, et le gouvernement d'une France rénovée devra envisager soigneusement l'équipement prophylactique et sanitaire du pays.

DOCTEUR ⁂

La Femme au Foyer

Parlons cuisine

Le cauchemar est fini. La cuisine elle-même va pouvoir se libérer des ersatz qui, sous le nom de produits de remplacement, encombraient nos tables et nos estomacs depuis quatre trop longues années. S'il s'agissait ici d'écrire un nouveau livre de cuisine, nous en chercherions actuellement les pages les plus importantes à la table des matières grasses; adieu, huile de colza, bonne à emplir les lampes de nos grand'mères!

En attendant l'heureux moment où nous n'aurons plus, au marché, que l'embarras du choix, trop de choses savoureuses nous solliciter à la fois, nous traversons la période transitoire entre ces temps heureux et les jours sombres d'hier, où nous nous contentions tristement de manger pour vivre. On liquide les réserve, c'est le règne des nouilles et du chou, qui prend figure de légume de la libération. Voici une recette pour utiliser ensemble ces deux éléments, dont l'un et l'autre nous posent un difficile problème quand il s'agit d'en varier la préparation depuis que, faute de victimes, le marché noir ferme ses portes et qu'on se contente des moyens du bord.

Prenez un bon petit chou bien pommé au cœur tendre, un oignon si vous en avez encore et hachez le tout finement; jetez-le tout cru dans un peu de graisse quelconque bouillante, faites brunir, couvrir et laissez mijoter à l'étouffée une demi-heure environ, peut-être un peu plus. Pendant ce temps, les nouilles cuiront dans l'eau bouillante. Quelques minutes avant de servir, incorporez-les, bien égouttés, dans la poêle avec vos choux, une pincée de coriandre, une pointe de curry et le plat est prêt. Bien entendu, quelques petits lardons bien dorés ne nuiront pas à l'ensemble.

Madeleine RENOULT.

Conseils aux mères

En traversant le Champ de Mars, j'aperçus Colette qui, il y a quelques semaines encore, était une sympathique vendeuse et n'est plus aujourd'hui qu'une très jeune maman.

Je m'assis auprès d'elle, admirant son poupon. Après quelques instants, je vie Colette prendre un grand sac, sortir un biberon fermé — hélas! — par un bouchon, puis une tétine enveloppée — ce qui n'était pas mal — dans un mouchoir bien propre, mais — hélas! encore — la fixer en la touchant de tous côtés, puis, sans enlever l'enfant de la voiture, donner le biberon qu'il avale goulument et dont il régurgite une partie, au grand désespoir de sa mère. Elle me confia alors que cet incident se répète fréquemment.

— Je voudrais, dis-je à Colette, vous aider, vous et toutes celles qui vous ressemblent, riches de bonne volonté tout autant que d'inexpérience; dès aujourd'hui, voici quelques conseils.

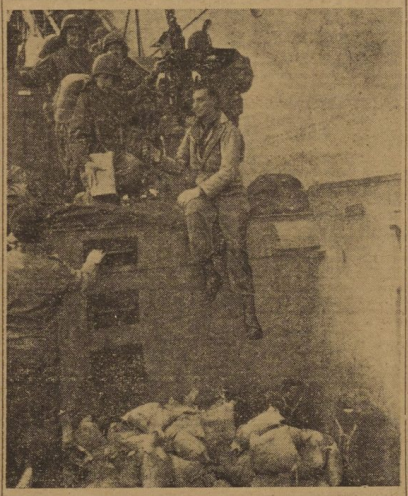
La tétée ne doit jamais être donnée en position couchée, mais l'enfant pris et calé confortablement sur les genoux et dans les bras, de manière à ce que son buste et sa tête soient presque droits.

La tétée doit durer environ huit à dix minutes. On doit régler les trous de la tétine selon la force et l'avidité de l'enfant.

La tétée terminée, il ne faut pas recoucher l'enfant aussitôt, mais attendre le rejet de l'air contenu en trop dans son petit estomac, puis ensuite recoucher l'enfant de préférence du côté droit. Il faut avoir soin de changer la position de l'enfant entre les tétées, afin d'éviter les déformations possibles de la tête.

Mais encore plus importante est la question de l'antiepsie, trop longue à traiter aujourd'hui; je réserve pour elle un prochain entretien.

Ida VALENTINE.



L'arrivée en France.

Les femmes demandent l'égalité des salaires

Durant toute la période de guerre, l'exploitation des femmes n'a fait que s'accroître. Elles ont, de plus, supporté au maximum la misère apportée par l'occupation. C'est la femme qui, devant équilibrer le budget familial, a pendant ces quatre années dû faire face aux difficultés de la vie et du ravitaillement, en cherchant le moyen de composer les repas de la famille.

Les salaires trop bas ne permettaient pas d'acheter au marché noir, seul moyen cependant de faire des repas normaux, les cartes de rationnement permettant seulement de ne pas mourir de faim.

Les salaires des femmes restant inférieurs, dans cette période de guerre comme ils l'avaient toujours été avant, les femmes obligées de travailler pour assurer leur existence ou pour servir de salaire d'appoint du ménage sont plus exploitées encore que les hommes.

Paris est libéré par l'effort de tous les Parisiens; hommes, femmes, enfants ont participé à l'insurrection, ont construit des barricades, ont fait le coup de feu, tous unis pour délivrer la capitale de l'envahisseur.

Celui-ci a reculé devant la force organisée de tout le peuple de Paris qui, presque sans armes, a reconquis sa liberté.

Les femmes y ont pris une part active; elles se sont placées publiquement sur le même plan social que les hommes. Nul ne pourra plus, désormais, arguer de leur infériorité.

Maintenant que la France doit être remise sur pied, que les désastres de l'occupation doivent être rapidement réparés pour que la vie reprenne normalement, partout, dans toutes les parties libérées de notre territoire, en attendant que le pays entier le soit, tous les travailleurs devront apporter leurs efforts, leur travail, pour que vive la France.

Les femmes, comme les hommes, ont leur place dans la production; elles se sont montrées les égales des hommes dans la lutte, elles doivent être les égales des hommes sur le lieu de travail et les différences de salaires doivent disparaître.

Les syndicats avec la C.G.T., reconstitués dans l'illégalité, sortent de l'ombre et se reconstruisent légalement sur les bases de 1939. Leur première tâche fut l'augmentation des salaires ouvriers; l'émotion fut grande lorsque, le 10 septembre, les ouvriers purent lire dans la presse que les salaires ouvriers seraient augmentés dans des proportions déterminées et celui des femmes encore à l'étude.

Une délégation de la C.G.T. et de l'Union des Syndicats de la Région parisienne, demandant des explications sur ce dernier point, a pu se rendre compte que le ministère du Travail avait pensé pouvoir infériorisé cette augmentation pour les femmes. La protestation de la délégation empêcha cette injustice et c'est ainsi que l'augmentation pour les femmes est égale à celle des hommes, c'est-à-dire, à partir du 1er septembre, de 5 francs de l'heure ou 1.000 francs par mois.

C'est un point acquis dans la lutte revendicative pour les femmes, mais ces dernières sont encore loin d'avoir obtenu satisfaction. La lutte pour l'égalité des salaires des hommes et des femmes effectuant un travail identique reste entière. Dans de nombreuses corporations, les salaires des femmes restent inférieurs à ceux des hommes.

Nous trouvons, dans les cuirs et peaux, parfois une différence de 20 p. 100 pour la maroquinerie et, dans la chaussure, 1 ou 2 francs de l'heure. A la coupe, le salaire est toujours inférieur; d'ailleurs, dans les conventions collectives, le salaire de base a toujours été inférieur pour les femmes.

Dans la métallurgie, les écarts sont parfois formidables, allant jusqu'au double. On nous signale, pour un travail identique, des salaires de 14 fr. 50 pour les hommes et de 7 francs de l'heure pour les femmes; ailleurs, de 17 francs pour les hommes et 12 francs pour les femmes. Dans une usine de Nogent-sur-Marne, les salaires des femmes sont au maximum de 11 francs, alors que ceux des hommes sont de 15 et 16 francs.

Dans de nombreuses corporations, telles alimentation, blanchisserie et autres, on fait effectuer certains travaux par les femmes pour avoir la possibilité de les payer moins cher parce que femmes; cela sans parler du travail à domicile, qui constitue la plus grande exploitation de la main-d'œuvre féminine.

Dans les banques, les assurances sociales et autres administrations privées, une différence de deux cents francs par mois existe, en général, entre employés hommes et femmes.

Dans les P.T.T., la lutte menée par le personnel féminin pour l'égalité de salaires a, par des manœuvres adroites, abouti à des promesses et ces promesses à un compromis qui ne donne satisfaction qu'à 800 femmes sur 20.000.

Partout, dans toutes les corporations, les administrations privées ou d'Etat, la lutte sera engagée par les syndicats, avec l'appui des femmes voulant faire triompher leur droit pour obtenir l'égalité de salaires. Comme sur d'autres bases, elles arracheront leur égalité totale de citoyennes et de Françaises.

Mais partout, le seul moyen de triompher, c'est de marquer sa force, sa volonté de vaincre, par l'union organisée de tous et de toutes. Par cette même union à réaliser par la classe ouvrière à côté de tous les Français pour chasser l'envahisseur et libérer le territoire des hordes hitlériennes, les femmes travailleuses sauront imposer la reconnaissance de leur droit et obtenir une égalité réelle des salaires et des droits comme Françaises, comme travailleuses et comme mères.

Marie COUETTE,
Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine.

La mode française de demain

La mode? Mais non, il n'est pas trop tôt pour en parler, et ce n'est pas déplacé. Il y a dans ce domaine comme ailleurs un miracle, des miracles. Miracle ! C'est avec des moyens de fortune que douze mille ouvrières, sans compter le personnel de maîtrise ni les ouvrières annexes (broderie, passementerie, etc.) travaillent à Paris à créer les collections que le monde entier attend. Car Londres et New-York ont déjà envoyé des correspondants en uniforme et en casque pour s'enquérir de ce que serait la mode nouvelle. Mais ceci est encore un grand mystère. Pas plus chez Hermès que chez Paquin ou chez Grès on ne peut dévoiler encore ces secrets.

Car la Haute Couture est essentiellement un métier d'exportation, qui rapporte beaucoup de devises à la France en échange d'une très faible quantité de matière première (chaque ouvrière traite environ 8 kilos par an) et beaucoup de génie créateur. Le miracle est que maintenant on songe à exporter vers les pays alliés. Pendant quatre ans, pour ainsi dire, aucun modèle n'a été envoyé à Berlin. On avait fait croire à ces messieurs que la couture étant l'expression raciale, culturelle d'un pays, l'Allemagne se devait de lancer ses propres modèles.

Inutile de dire que les Allemandes n'ont pas su porter les chapeaux français, souvent curieux, mais spirituels. Albouy nous a montré le début de sa collection : grands feutres, jersey drapé sur un fond de papier de journal, turbans, presque tous ornés d'épaisses voilettes mouchetées, formant cage.

Comment les Parisiennes ont-elles fait pour arborer, au beau matin de la libération, des robes rouges, ou des trois couleurs ? On m'a dit que la mode naissait des pavés. Nous l'avons bien vu. Celle de demain sera, malgré sa sobriété, le reflet de notre allégresse.

FEMMES FRANÇAISES,
Pour toutes les questions qui vous intéressent.
ECRIVEZ-NOUS
Dans la mesure du possible, nous vous aiderons.

Raymonde Jiolet
est la première " maire de France

On pense d'abord, en la voyant, toutes ces choses qui, paraît-il, étaient jadis le domaine des femmes. Enfin, je veux dire d'une certaine catégorie de femmes.

Mais l'histoire de Mme Raymonde Jiolet n'entre pas du tout dans ce cadre-là. Et j'imagine que, quand ses petits-enfants parleront de leur grand'mère, ce sera un peu comme de l'un de ces personnages mystiques, qu'on ne croit pas tout à fait vrais.

Dans l'illégalité, on l'appelait Roberte. Elle commence par faire évader trente-deux prisonniers du Stalag 101. La Gestapo la recherche et en 1941, elle gagne le maquis. Puis, elle revient dans sa famille, à Soissons, et groupe autour d'elle des patriotes. Elle devient le chef de secteur du mouvement « Libération » et réunit bientôt sous ses ordres huit cents hommes.

Quatre fois, les écluses de Villeneuve-Vauxrot sautent ; des trains de matériel et de munitions déraillent. C'est à ces huit cents hommes commandés par cette femme, qu'on le doit. Le jour du débarquement, ils exécutent « le plan vert » ; cinquante mètres de rail qu'il faut faire sauter à Fère-en-Tardenoir ; à l'heure dite, les rails sautent.

Un agent de liaison dénonce Raymonde Jiolet. Elle est arrêtée le 14 juin. C'était une prise peu ordinaire. On la laisse d'abord quarante-huit heures sans manger. On veut obtenir d'elle des renseignements. Elle ne dit rien. Alors, on la met en cellule, on lui donne une soupe, un morceau de pain. Puis on la laisse de nouveau cinq jours sans manger. Elle ne dit rien. Brigitte CHEVANCE.

(*Lire la suite en page 4*).

LE ROLE DES FEMMES DANS LA RESISTANCE

Aucun des hommes qui ont connu la clandestinité n'oubliera avec quel serrement de cœur il a confié souvent de si graves missions en de si frêles mains et, en même temps, avec quel beau regard confiant et pur, uniquement anxieux de bien comprendre, et légèrement moqueur, lorsqu'on recommandait la prudence, les ultimes instructions étaient écoutées.

Que l'on mesure aussi l'angoisse des mères, des femmes, des filles, de ceux qu'une Gestapo et une Milice, également sans pitié, poursuivaient. Que de stratagèmes mis en œuvre, que de dévouement faisant une barrière entre l'oppresseur et le fugitif, et que de sueurs froides, lorsque dans le silence de la nuit se précisait la lancinante obsession des sombres pensées : « Où est-il ? le battent-ils ? souffre-t-il ?... »

LE PARISIEN LIBERE.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Notes de bas de page :

Pour citer cet article :